This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

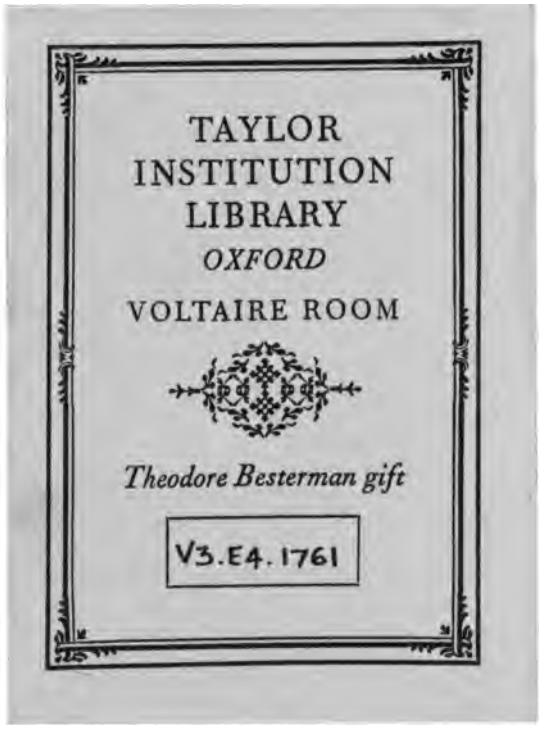
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Bengesco 121 (I 31)



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE, COMÉDIE

Par Mr. de VOLTAIRE,

EN VERS DISSYLLABES,

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Française, le 10. Octobre 1736.

A AVIGNON,

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près les R. R. P. P. Jésuites.

M. DCC. LXI.

Digitized by Google

ACTEURS.

EUPHEMON, Pere.

EUPHEMON, Fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond Fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, Fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, Suivante de Liſe.

JASMIN, Valet d'Euphémon fils.

La Scène eſt à Cognac.

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

MON triste Ami, mon cher & vieux voisin;
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin!
Que je rirai! quel plaisir, que ma fille,
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier des Magistratures,
Il fait l'amour avec poids & mesure.
Adolescent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable;
Il est trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

Digitized by Google

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre,
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien mâter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-pere, en pere ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la Préſidence
De cette ville. Oui, c'eſt un trait prudent,
Mais dès qu'il fut Monſieur le Préſident
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence;
Sa gravité marche & parle en cadence,
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi,
Il en....

EUPHEMON.

Eh mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare, & tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons; dès aujourd'hui,
Il eſt mon gendre & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-pere,
A faire ici une donation entiére.
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à Monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête,
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence,
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite,
La triſte fin de ma vie inquiéte;
Mais je voudrois, qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

Digitized by Google

RONDON.

Tant mieux; tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un pere infortuné.

RONDON.

Voilà-t'il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête.
Dans cet hymen paroisse en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

TAYLOR INST. OXFORD

RONDON.

Voulez-vous, qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans ma maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enleve Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise;
Ma Lise qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil Garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son pere?
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non... tout est à son frere.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise & mes biens aujourd'hui,
Et son aîné n'aura pour tout partage,
Que le courroux d'un pere qu'il outrage,
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré:
L'autre du moins agit avec prudence,
Mais cet aîné! quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'étoit-là!
Te souvient-il? vieux beau pere, ah, ah, ah
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linges, meubles, vaisselle,
pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin.
J'en ai bien ri, je l'avoue.

Digitized by Google

EUPHEMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeller mes larmes?

RONDON.

Et sur un As mettant vingt rouleaux d'or,
Eh, eh!

EUPH.EMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor?
Quand l'étourdi dût en face d'Eglise
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui... peste quel débauché!

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires;
Ne suis-je pas assez infortuné?
Je suis sorti des lieux où je suis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vûe,
Ce qui rapelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y suit;
Menagez-les, vous prodiguez sans cesse.
La vérité, mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit: j'y consens; d'accord.
Pardon; mais Diable! aussi vous aviez tort,
En connoissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un Mousquetaire.

EUPHEMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez...

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour son mariage;
Ç'à pensez-vous que ce cadet si sage,
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Assûrément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême,
Et quand je dis: Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile & que j'ai su tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner.
A mon plaisir, j'ai paîtri sa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflâme
Par vos leçons; & je me trompe fort,

Digitized by Google

Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son ame novice,
Je sai quels sont ces premiers traits d'amour;
Le cœur est tendre, il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvoit très-bien séduire.

RONDON.

Lui! point du tout, ce n'étoit qu'un vaurien.
Pauvre bon homme, allez, ne craignez rien.
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer d'avantage;
Ayez le cœur sur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

Approchez, venez Lise,
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ah, ah, notre féal,
Votre pouvoir va, ce me semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurois pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon pere, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

Digitized by Google

LISE.

Non, vous dis-je,
Je sai, mon pere, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je sai qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le sort nous refuse en beauté:
Etre au-dehors discrette, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point,
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage,
De mon époux le reste est le partage,
Mais pour mon cœur, il le doit mériter;
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raison, ni par devant Notaire.

EUPHEMON.

C'est à mon gré raisonner sensément,
J'approuve fort ce juste sentiment;
C'est à mon fils à tâcher de se rendre.
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfans?
Jamais sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise. *à Lise.*
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant soit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'est à moi de corriger mon gendre,
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre.
De vous aimer, si vous pouvez tous deux;
Et d'obéir à tout ce que je veux,
C'est-là ton lot, & toi notre beau-pere,
Allons signer chez notre gros Notaire,
Qui vous allonge en cent mots superflus,
Ce qu'on diroit en quatre, tout au plus:
Allons hâter son bavard griffonnage,
Lavons la tête à ce large visage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MOn Dieu ! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques !

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altére point la bonté de ſon cœur :
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un pere ;
Quelquefois même, au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il céde à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon ;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu ! que je ſens que ſon tort eſt extrême !

MARTHE.

Comment aimer un Monſieur Fierenfat ?
J'épouſerai plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en Robe, enyvré de lui-même :
Qui d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme, en lui parlant ;
Qui comme un Paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat, ſe rengorge, & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah ! ton pinceau l'a peint d'après nature ;
Mais qu'y ferai-je ? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin,
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage :
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux ;
Il eſt le fils de l'ami de mon pere,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas ! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs ?
Il faut céder : le tems, la patience
Sur mon Epoux vaincront ma répugnance ;

Digitized by Google

Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrette Lise,
Mais votre cœur tant soit peu se déguise;
Si j'osois... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ses vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimoit.

LISE.

Il ne m'aima jamais;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il est vrai: sa jeunesse.
Pour quelque-tems a surpris ma tendresse;
Etoit-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangéreux.

LISE *revenant.*

De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeoit égarée,
Le malheureux! il cherchoit, tour à tour,
Tous les plaisirs, il ignoroit l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avoit mis sa gloire,
Que dans vos fers il étoit engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurois corrigé.
Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice:
Dans ses liens qui sait se retenir,
Est honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse,
Pour la débauche il quitta sa tendresse.
Ses faux amis, indigens, scélérats,
Qui dans le piége avoient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mere,
Ont sous son nom volé son triste pere;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyez dans les larmes,

Digitized by Google

Pleuroient encor ſes vices & ſes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frere enfin lui ſuccéde aujourd'hui.
Il aura Liſe: & certes c'eſt dommage;
Car l'autre avoit un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Danſoit, chantoit, étoit né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mêlanges
D'égaremens, de ſottiſes étranges.
On découvroit aiſément dans ſon cœur
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il étoit né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'étoit, me ſemble, point flatteur,
Point médiſant, point eſcroc, point menteur.

LISE.

Oui, mais....

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt Monſieur ſon frere.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, LE PRESIDENT FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avouerai, cette Donation
Doit augmenter la ſatisfaction,
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage,
Fortune, honneurs, & Dignités, je croi,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large.
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma Charge;
Les agrémens que dans le monde j'ai,

Digitized by Google

Les droits d'Aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice,
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant :
Etre en rabat un Petit Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat, paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie;
C'eſt à Madame. Ainſi donc; s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt; *à Liſe.*
Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Gendarme effronté,
Qui ſous le nom d'une Fille ſuivante,
Donne carriére à ſa langue impudente;
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez lui, parlez ferme:
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raiſons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raiſons, c'eſt le plus ſûr.

Digitized by Google

SCENE V.

RONDON, ACTEURS PRECEDENS.

RONDON.

Ma foi
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux pere
J'allois porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un Voyageur qui descendoit du Coche.

LISE.

Un Voyageur jeune...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:
Leurs dos voutés s'élevoient, s'abaissoient,
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussoient:
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versoit les pleurs dont elle étoit mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est renfrogné;
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne,
Et d'assez près la chose nous concerne!
Je le connois, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera;
Le tems est cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait tout presse, & c'est ta faute aussi,
Que tout cela.

LISE.

Comment, moi! ma faute?

Digitized by Google

RONDON.

Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait, qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux vieux troubles fêtes;
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE DERNIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

VOus frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces nôces, ces aprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye:
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant?
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée:
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds;
Un tel hymen, une union si chére,
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la Terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique:

Digitized by Google

Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour:
Trembler toujours d'avoir une franchise,
Y succomber, ou combattre sans cesse:
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'Enfer de ce Monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un Démon qui leur forme l'esprit;
Que de lumiére en une ame si neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point d'avantage:
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auroient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le Président:
Vous plairoit-il avec Monsieur son frere?
Débrouillez-moi; de grace ce mystère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sai rien, je ne peux & je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause:
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde;
Et que l'orage & les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame:
On lit très-bien dans le fond de son ame:
On y voit clair; & si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir:
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir!
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux, qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux;
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être;

Digitized by Google

Qu'il ne soit pas au moins déshérité;
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce Contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer,
Aller plus loin, seroit le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

LA bas, Madame, il est une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement.
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocolé des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse & me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme. CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOilà la Dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse: & beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sieges donc, Madame, pardon si....

Mme. CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE,

Digitized by Google

LISE.

Eh, Madame!

Mme. CROUPILLAC.

Il faut auſſi

LISE.

S'aſſeoir Madame.

Mme. CROUPILLAC *aſſiſe*,

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe, & dans le fond de l'ame
Je voudrois bien....

LISE.

Madame?

Mme. CROUPILLAC.

Je voudrois,
Vous enlaidir, vos ôter vos attraits;
Je pleure, hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez-vous, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie.
Je ne ſaurois: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avois un du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu quand j'y penſe;
Et j'avois eu grande peine à le trouver,
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un tems, ah! que ce tems vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; & certe il n'eſt pas bien,
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi, ſi je ſuis interdite
De vos diſcours & de votre viſite;
Quel accident afflige vos eſprits?
Qui perdez-vous, & qui vous ai-je pris?

Mme. CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il eſt force bégueules
Au teint ridé, qui penſent qu'elles ſeules,
Avec du fard & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas! je ſuis plus ſage,
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mme. CROUPILLAC.

Si fait:
J'eſpére encor; & ce ſeroit peut-être,
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mme. CROUPILLAC.

D'un Président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mme. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems,
Je ne parlois jamais aux Présidens:
Je haïssois leur personne & leur stile;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mme. CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mme. CROUPILLAC.

J'étois dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême en ce tems Fierenfat
Etudioit, apprenti Magistrat:
Il me lorgnoit, il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour mal-honnête
Bien mal-honnête, hélas! bien outrageant,
Car il faisoit l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de pere,
On s'entremit, on poussa loin l'affaire,
Car en mon nom souvent on lui parla,
Il répondit qu'il verroit tout cela.
Vous voyez bien que la chose étoit sûre.

LISE.

Oh oui.

Mme. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étois prête à conclure:
De Fierenfat alors le frere aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mme. CROUPILLAC.

C'étoit un fou, ma chere,
Qui jouissoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mme. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son pere ayant pris son congé,

Errant, proscrit, peut-être mort, que sai-je?
(Vous vous troublez! mon Héros de Collége,
Mon Président sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune & mes larmes,
De votre dot il convoite les charmes,
Entre vos bras il est ce soir admis;
Mais pensez vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frere en frere
Vous emparer d'une famille entiere?
Pour moi, déjà par protestation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon Château, mon Douaire,
Et le procès sera fait de maniére,
Que vous, son pere, & les enfans que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

LISE.

En vérité je suis toute honteuse,
Que mon hymen vous rende malheureuse;
Je suis peu digne, hélas! de ce courroux,
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Cessez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état, ma vie;
On nous pourroit aisément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme. CROUPILLAC.

Quoi, point plaider!

LISE.

Non; je vous l'abandonne.

Mme. CROUPILLAC.

Vous êtes donc sans goût pour sa personne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hymenée, & nul dans ses procès.

SCENE IV.

Mme. CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-peres!
On m'a parlé de protestation,
Eh vertu bleu qu'on en parle à Rondon,
Je chasserai bien loin ces créatures,

Digitized by Google

Mme. CROUPILLAC.

Faut-il encor eſſuyer des injures?
Monſieur Rondon, de grace écoutez-moi,

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mme. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi,
C'eſt un fripon d'eſpéce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve,
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mme. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

Mme. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! ſi durement.

RONDON.

J'en aurois fais de bon cœur tout autant.

Mme. CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon pere,

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier,
En ma faveur, ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mme. CROUPILLAC.

Ah! vos perſonnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes,

RONDON.

On doit en rire.

Mme. CROUPILLAC.

Il me faut un époux,
Et je prendrai lui, ſon vieux pere, ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mme. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie,

Mme. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

Digitized by Google

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrois bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades;
Et vous, Monsieur, (*à Fierenfat.*) le Roi des Pédans fades,
Quel sot Démon vous force à courtiser
Une Baronne, afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage;
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'étoit le fait de votre fou de frere,
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-pere,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme,
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-pere & gendre.

RONDON.

Il a raison, ma foi, j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très-sûre,
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure,
D'écus tournois soixante pesans sacs
Finiront tout malgré les Croupillacs;
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me désespére!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon pere;
Je fais aussi mes protestations;
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi, quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?

Digitized by Google

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De se nourrir des pleurs d'un malheureux?
à Fierenfat.
Et vous, Monsieur, dans votre sort prospére,
Oubliez-vous que vous avez un frere?

FIERENFAT.

Mon frere? moi? je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il étoit disparu,
Lorsque j'étois encor dans notre Ecole
Le nés collé sur *Cujas* & *Bartole*.
J'ai su depuis ses beaux déportemens;
Et si jamais il reparoit céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires;
Nous l'enverrons en douceur aux galéres.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien;
En attendant vous confisquez son bien;
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tartare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé,
Sur tout cela le Notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos peres l'ont ordonné de la sorte,
En Droit écrit leur volonté l'emporte:
Lisez, *Cujas*, Chapitre cinq, six, sept;
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aile paternelle
„ Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipso facto* de tout dépossédé,
„ Comme un bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connois le Droit, ni la Coûtume;
Je n'ai point lu *Cujas*, mais je présume
Que ce sont tous des mal-honnêtes gens.
Vrais ennemis du cœur & du bon sens,
Si dans leur Code, ils ordonnent qu'un frere
Laisse périr son frere de misére;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que *Cujas* & vos Loix.

RONDON.

Ah! laissez-là vos Loix & votre Code.
Et votre honneur, & faites à ma mode;
De cet aîné que t'embarrasses-tu?
Il faut du bien.

Digitized by Google

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il soit puni; mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce Contrat, qui tous nous déshonore;
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Ah! tu voudrois corriger deux Notaires?
Faire changer un Contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison:
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage
Jusqu'à présent du monde & du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons, autant qu'il en soutient:
Si j'en fais une, au moins cet Edifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue: & pour le contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter;
C'à, donc un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frere...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guere.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphémon:
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison,
On n'attend plus rien que ta signature;
Presse-moi donc cette tardive allure,
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,

Un air de nôces, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaise
Que deux enfans... je ne me sens pas d'aise;
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis
Signons, signons.

EUPHEMON.

Non, Monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre!

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi? tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit non: comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce seroit outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Seroit-ce point la Dame Croupillac,
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête;
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce Béquillard du Coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit, doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

ELISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bourdeaux cet homme a vu mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits.
Mourant de faim, la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisoient sa jeunesse;
La maladie & l'excès du malheur
De son printems avoient séché la fleur,
Et de son sang la fièvre enracinée
Précipitoit sa dernière journée.

Quand

Quand il le vit, il étoit expirant,
Sans doute, hélas! il eſt mort à préſent.

RONDON.

Voilà, ma foi, ſa penſion payée.

LISE.

Il ſeroit mort!

RONDON.

N'en ſois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible: ah! la friponne;
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon pere, voulez-vous?

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux:
C'eſt mon bonheur; mais il ſeroit atroce,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de nôce;
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contretems de mon juſte chagrin,
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs;
Par une joie indiſcrette, inſenſée,
L'honnêteté ſeroit trop offenſée.

LISE.

Ah! oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh! mais mon pere....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage!
Quoi, différer un hymen projetté,
Pour un ingrat cent fois déshérité;
Maudit de vous, de ſa famille entiére!

EUPHEMON.

Dans ces momens un pere eſt toujours pere:
Ses attentats, & toutes ſes erreurs,
Furent toujours le ſujet de mes pleurs;
Et ce qui peſe à mon ame attendrie,
C'eſt qu'il eſt mort, ſans réparer ſa vie.

RONDON.

Réparons-la; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils, qui valent mieux que lui;
Signons, danſons, allons, que de foibleſſe!

Digitized by Google

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me bleſſe :
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort malfait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau :
Pauvre cher homme ! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie ;
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis,
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe,
Je pleure hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va, ſuis ton pere, & ſois expéditif,
Prend ce Contrat, le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.
à Liſe.
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir,
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON FILS, JASMIN.

JASMIN.

OUr, mon ami, tu fus jadis mon maître :
Je t'ai ſervi deux ans ſans te connoître,
Ainſi que moi réduit à l'hôpital.
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monſieur d'*Entremonde*,
Ce Chevalier ſi pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaiſirs enyvré ;
Tout eſt au Diable. Éteins dans ta mémoire

Digitized by Google

Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire ;
Sur du fumier l'orgueil eſt un abus ;
Le ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus,
Eſt à nos maux un poids inſupportable.
Toujours Jaſmin, j'en ſuis moins miſérable,
Né pour ſouffrir, je ſai ſouffrir gayement,
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
Dont tu rougis, c'étoit-là ma parure ;
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jaſmin.

EUPHEMON FILS.

Que la miſére entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un Valet m'humilie !
Quelle accablante & terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa maniére :
Il m'accompagne, & ſon ame groſſiére,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Ni mon égal (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme ;
Il ſuit gayement mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre Maître,
Apprens-moi donc de grace à les connoître ;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON FILS.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats parafites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant ;
Et ſur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyois pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON FILS.

Ah ! je le crois ; car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bourdeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir ; nul ne m'offrit ſa bourſe ;
Puis au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un deux que j'avois tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, mutiné,

Sous ces haillons dépouillés, délabrés,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours,
D'où dépendoient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître;
Puis il feignit de ne me pas connoître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHEMON FILS.

Aucun.

JASMIN.

Ah! les amis, amis, quels infâmes!

EUPHEMON FILS.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON FILS.

J'en attendois hélas! plus de douceur.
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur:
Celle sur-tout qui m'aimant sans mystére,
Sembloit placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits acheta des amans,
Et de mon vin régaloit leur cohue,
Lorsque de faim j'expirois dans sa rue;
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bourdeaux me trouva par hazard,
Qui m'avoit vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sai mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON FILS.

Rondon le pere de.... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis Page dans sa Cuisine,
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis Coureur,
Laquais, Commis, Fantassin, Déserteur,
Puis dans Bourdeaux je te pris pour mon maître;
De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité...

EUPHEMON FILS.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'étoit un caractére,

Digitized by Google

Moitié plaiſant, moitié triſte & colére,
Au fond bon diable : il avoit un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court; teint frais, bouche vermeille,
Et des raiſons ! c'étoit une merveille :
Cela pouvoit bien avoir de mon tems,
A bien compter entre ſix à ſept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie.
Eſt en état ? ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON FILS.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis, ne te peut conſoler;
Je vois toujours à travers ta viſiére,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupiére.

EUPHEMON FILS.

Quel coup du ſort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma miſére en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures ;
Tu reſtes-là tout penſif, & tu pleures.

EUPHEMON FILS.

J'en ai ſujet.

JASMIN.

Mais connoîs-tu Rondon ?
Serois-tu pas parent de la Maiſon ?

EUPHEMON FILS.

Ah ! laiſſe-moi.

JASMIN *en l'embraſſant.*

Par charité, mon maître.
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON FILS *en pleurant.*

Je ſuis.... je ſuis un malheureux mortel,
Je ſuis un fou, je ſuis un criminel,
Qu'on doit hair, que le Ciel doit pourſuivre,
Et qui devroit être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim, eſt par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune;
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Eſt dans leurs bras qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

Digitized by Google

EUPHEMON FILS.

Hélas dans leur travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avoient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame & la santé du corps.

SCENE II.

Mme. CROUPILLAC, EUPHEMON FILS, JASMIN.

Mme. CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUe vois-je ici? ferois-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi, plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
Elle le considère.
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce Cavalier brillant dans Angoulême
Jouant gros jeu, couſu d'or,... c'est lui-même.
Elle approche d'Euphemon.
Mais l'autre étoit riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre & laid;
La maladie altére un beau visage,
La pauvreté change encor d'avantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre feminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHEMON FILS.

Je la connois, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe;
Il est affreux d'être ainsi dépouillé,
Aux mêmes yeux auſquels on a brillé;
Sortons.

Mme. CROUPILLAC *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, qu'elle étrange avanture
T'a donc réduit en si piètre posture!

EUPHEMON FILS.

Ma faute.

Mme. CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'est pour avoir eu d'excellens amis:
C'est pour avoir été volé, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

Volé? par qui? comment?

Digitized by Google

JASMIN.

Par bonté, Dame!
Nos voleurs sont très-honnêtes gens;
Gens du beau monde, aimables, fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

Mme. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé;
Mais vous serez cent fois plus affligé,
Quand vous saurez les excessives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHEMON FILS.

Adieu, Madame.

Mme. CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu? non, tu sauras
Mon accident; parbleu tu me plaindras.

EUPHEMON FILS.

Soit, je vous plains, adieu.

Mme. CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu sauras toute mon avanture,
Un Fierenfat, Robin de son métier,
Vient avec moi connoissance lier,
Elle court après lui.
Dans Angoulême au tems, où vous battes
Quatre Huissiers & la fuite vous prîtes;
Ce Fierenfat habite en ce Canton,
Avec son pere un Seigneur Euphémon.

EUPHEMON FILS *revenant.*

Euphémon!

Mme. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON FILS.

Ciel, Madame, de grace,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race.....
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Seroit...

Mme. CROUPILLAC.

Oh oui!

EUPHEMON FILS.

Quoi! dans ces mêmes lieux!

Mme. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON FILS.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte?

Mme. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe?

EUPHEMON FILS.

Et que dit-on...

Digitized by Google

Mme. CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHEMON FILS.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis ?

Mme. CROUPILLAC.

Ah ! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête legére.
Un fou fieffé, le fleau de ſon pere,
Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON FILS.

En vérité... je ſuis confus dans l'ame,
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc, Fierenfat ſon cadet
Chez moi l'amour hautement me faiſoit ;
Il me devoit avoir par mariage.

EUPHEMON FILS.

Eh bien ! a-t-il ce bonheur en partage ?
Eſt-il à vous ?

Mme. CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le dot de ſon frere inſenſé,
Devenu riche, & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore :
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat Bourgeois ; le coq de ce Canton.

EUPHEMON FILS.

Que dites-vous ? quoi, Madame, il l'épouſe.

Mme. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON FILS.

Ce jeune objet aimable.... dont Jaſmin,
M'a tantôt fait un portrait tout divin
Se donneroit...

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari là qu'un autre,
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHEMON FILS *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout ;
à Mme. Croupillac.
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amérement un ſi ſenſible outrage ;
Si j'étois cru, cette Liſe aujourd'hui,
Aſſûrement ne ſeroit pas pour lui.

Mme. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre,
Tu plains mon ſort, un gueux eſt toujours tendre :

Tu

Tu paroissois bien moins compatissant,
Quand tu roulois sur l'or & sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON FILS.

Moi vous servir ? hélas ! Madame, en quoi ?

Mme. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure ;
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourroient rendre encor assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli,
Tu connois l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
Fais le flatteur auprès de Pierenfat,
Vantes son bien, son esprit, son rabat,
Sois en faveur, & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste ;
Je veux gagner du tems en protestant.

EUPHEMON *voyant son pere.*

Que vois-je ! ô Ciel !

Il s'enfuit.

Mme. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint sans doute.

Mme. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON PERE, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avouerai, cet aspect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sai quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte ;
Il a l'air noble ; & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors par un retour cruel
Persécuter ce cœur trop paternel ;

Digitized by Google

Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſére,
Dans la débauche, & fait honte à ſon pere;
De tous côtés je ſuis bien malheureux,
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux;
L'un par ſa perte & par ſa vie infâme
Fait mon ſupplice & déchire mon ame;
L'autre en abuſe, il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui;
Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.
appercevant Jaſmin qui le ſalue.
Que veux-tu l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnoiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

C'eſt toi! le tems change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage:
Quand tu partis, tu me vis encor frais:
Mais l'âge avance, & le terme eſt bien près;
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif;
Le bonheur ſemble un Etre fugitif,
Le Diable enfin, qui toujours me proméne,
Me fit pâtir, le Diable me raméne.

EUPHEMON.

Je t'aiderai; ſois ſage ſi tu peux;
Mais quel étoit cet autre malheureux,
Qui te parloit dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais.... c'eſt mon camarade,
Un pauvre Hére, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien, cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être;
A-t'il des mœurs? eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être:
Je lui connois d'aſſez bons ſentimens;
Il a de plus de fort jolis talens,
Il ſait écrire, il ſait l'Arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique;
Ce drole-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé:
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître,

Il se marie, & dès ce soir peut-être,
Avec son bien son train doit augmenter ;
Un de ses gens qui vient de le quitter,
Vous laisse encore une place vacante ;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin.
J'en parlerai : j'y vais, adieu, Jasmin ;
En attendant, tiens, voici dequoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

AH ! l'honnête-homme : ô Ciel pourroit-on croire
Qu'il soit encore en ce siécle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cet ame bienfaisante,
Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON FILS *revenant*, JASMIN.

JASMIN FILS *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons Laquais chez Euphémon.

EUPHEMON FILS.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHEMON FILS.

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse,
Je céde au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t'elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON FILS.

Elle m'a dit.... je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON FILS.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon....

Digitized by Google

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON FILS.

Ah !.... c'eſt mon pere.

JASMIN.

Qui lui, Monſieur ?

EUPHEMON FILS.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel & cet infortuné?
Qui déſola ſa famille éperdue ;
Ah ! que mon cœur palpitoit à ſa vûe,
Qu'il lui portoit des vœux humiliés,
Que j'étois prêt de tomber à ſes pieds !

JASMIN.

Qui ! vous, ſon fils ? Ah ! pardonnez de grace
Ma familiére & ridicule audace ;
Pardon, Monſieur.

EUPHEMON FILS.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique : & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHEMON FILS.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpére ;
Mais réponds moi : que te diſoit mon pere ?

JASMIN.

Moi, je diſois que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux :
Et lui, plaignant nos deſtins ſimpathiques,
Nous recevoit tous deux pour domeſtiques ;
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce Préſident à Liſe tant promis ;
Ce Préſident votre fortuné frere,
De qui Rondon doit être le beau-pere.

EUPHEMON FILS.

Eh bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connois leur profondeur :
S'être attiré par un tiſſu de crimes,
D'un pere aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé dans ma honte importune
A le ſervir, quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité ;
Mais croirois-tu qu'au ſein de la ſouffrance,

Digitized by Google

Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON FILS.

De mon frere, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? mais vraiment c'eſt un trait,
Digne de vous, ce péché vous manquoit.

EUPHEMON FILS.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance;
(Car chez Rondon tu n'étois plus je penſe)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étoient à leurs ordres ſoumis,
Tout nous lioit, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les yeux, le voiſinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbriſſeaux
Croiſſent ainſi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour qui hâtoit ſa jeuneſſe,
La fit plus belle, augmenta ſa tendreſſe:
Tout l'Univers alors m'eût envié;
Mais moi pour lors à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompoient l'innocence,
Yvre de tout dans mon extravagance,
Je me faiſois un lâche point d'honneur,
De mépriſer, d'inſulter ſon ardeur.
Le croirois-tu? je l'accablai d'outrages,
Quel tems, hélas! les violens orages
Des paſſions qui troubloient mon deſtin,
A mes parens m'arrachérent enfin;
Tu ſais depuis quel fut mon ſort funeſte;
J'ai tout perdu, mon amour ſeul me reſte,
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous déſunir,
Me laiſſe un cœur, & c'eſt pour me punir.

JASMIN.

S'il eſt ainſi, ſi dans votre miſére
Vous la raimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conſeil étoit bon,
De vous fourrer, s'il ſe peut, chez Rondon:
Le ſort maudit épuiſa votre bourſe,
L'amour pourroit vous ſervir de reſſource.

EUPHEMON FILS.

Moi, l'oſer voir! moi, m'offrir à ſes yeux,
Après mon crime, en cet état hideux!
Il me faut fuir un pere, une maîtreſſe,
J'ai de tous deux outragé la tendreſſe,
Et je ne ſais, ô regrets ſuperflus,
Lequel des deux doit me haïr le plus!

Digitized by Google

SCENE VI.

EUPHEMON FILS, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHEMON FILS.

Lui ? je n'avois jamais vu son visage,
Quoi ! c'est donc lui, mon frere, mon rival.

FIERENFAT.

En vérité cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé, tant sermoné mon pere,
Que malgré lui nous finissons l'affaire ;
en voyant Jasmin.
Où sont ces gens qui vouloient me servir?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire ?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devroit savoir aussi parler ?

JASMIN.

Il est timide, & sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie,
Il me paroît qu'il sent assez son bien :
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON FILS.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique ;
C'est un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON FILS.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

Digitized by Google

EUPHEMON FILS.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON FILS.

Ciel!... Monsieur je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Qui.

EUPHEMON FILS.

Monsieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON FILS.

En seriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle!

EUPHEMON FILS.

Que je voudrois lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudroit bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois, mon homme est téméraire;
Ça, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez faquins.

EUPHEMON FILS.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de Palais
A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON FILS.

Ah! soyons sages, il est bien tems de l'être,
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

Fin du troisième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

Mme. CROUPILLAC, EUPHEMON FILS, JASMIN.

Mme. CROUPILLAC.

J'Ai, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême!
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parles: as-tu vu la future?

EUPHEMON FILS.

Hélas! non.

Mme. CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON FILS.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mme. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi;
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service;
Reprens cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphoit si tôt de la sagesse;
Pour être heureux, reprens ta hardiesse.

EUPHEMON FILS.

Je l'ai perdue.

Mme. CROUPILLAC.

Eh quoi! quel embarras!

EUPHEMON FILS.

J'étois hardi, lorsque je n'aimois pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître,
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mme. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux.

De

Digitized by Google

De sa maîtresse être le Domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique;
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais,
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mme. CROUPILLAC.

Eh, sois donc vîte amoureux, je t'en prie.
Voici le tems, osé un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah de grace!

EUPHEMON FILS.

Si vous saviez, hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous surprendroit plus.

JASMIN *en voyant Lise.*

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHEMON FILS.

C'est elle? ô Dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords & d'amour.

Mme. CROUPILLAC.

A dieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON FILS.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triste hymen.

Mme. CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON FILS.

Je tremble, hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins;
Retirons-nous.

EUPHEMON FILS.

Oh! je te suis: j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore;
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON *plus reculé.*

LISE.

J'Ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude,

Digitized by Google

Plus j'y regarde, hélas! & plus je voi
Que le bonheur n'étoit pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console;
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle
A mon hymen mettant empêchement;
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon pere,
En sont plus vifs à presser ma misére;
Il ont gagné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité ce vieillard est trop bon,
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique,
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeste tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettoit quelque étincelle.

LISE.

Ah! sans l'aimer on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort;
Vous allez donc être enfin à son frere?

LISE.

Ma chere enfant, ce mot me désespére;
Pour Fierenfat tu connois ma froideur,
L'aversion s'est changée en horreur;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectas le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable?

Digitized by Google

MARTHE *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de notre Préſident,
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudroit bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jaſmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même abſent en tous lieux m'obſéder!
De mon hymen que je ſuis déjà laſſe!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grace.

MARTHE *revenant.*

Abſolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON FILS *s'appuyant ſur Jaſmin.*

EUPHEMON FILS.

LA voix me manque, & je ne peux marcher,
Mes foibles yeux ſont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main; venons ſur ſon paſſage.

EUPHEMON FILS.

Un froid mortel a paſſé dans mon cœur;
Souffrirez-vous? ... *à Liſe.*

LISE *ſans le regarder.*

Que voulez-vous, Monſieur?

EUPHEMON FILS *ſe jettant à ſes genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? O Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange viſite!
C'eſt Euphémon! Grand Dieu! qu'il eſt changé!

EUPHEMON FILS.

Oui je le ſuis, votre cœur eſt vangé;
Oui, vous devez en tout me méconnoître
Je ne ſuis plus ce furieux, ce traître,
Si déteſté, ſi craint dans ce ſéjour,
Qui fit rougir la Nature & l'Amour.
Jeune, égaré, j'avois tous les caprices,
De mes amis j'avois pris tous les vices,
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenſer.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime;
J'ai reconnu ma déteſtable erreur,
Le vice étoit étranger dans mon cœur,
Ce cœur n'a plus les taches criminelles,
Dont il couvrit ſes clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu ſaint & ſacré,
Y reſte ſeul, il a tout épuré.
C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène;
Non, pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non, pour oſer traverſer vos deſtins,
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours avoient creuſé ma tombe;
A peine encore échapé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidoit mes pas;
Oui, je vous cherche à mon heure derniére,
Heureux cent fois en quittant la lumiére,
Si deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue;
C'eſt vous? ô ciel! vous qui cherchez ma vûe,
Dans quel état! quel ſort!... ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON FILS.

Oui, je le ſai: mes excès que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore,
Ils ſont affreux, & vous les connoiſſez;
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai? malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrettes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON FILS.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçû la lumiére,

Digitized by Google

Trop vainement mon cœur en eſt épris,
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire,
Que vous ayez gagné cette victoire?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux,
Seriez-vous bien & ſage & vertueux?

EUPHEMON FILS.

Oui, je le ſuis; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON FILS.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour qui ſeul m'a ſoutenu;
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie;
Ma main cent fois alloit trancher ma vie.
Je reſpectai les maux qui m'accabloient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenoient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être:
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi tout changé que je ſuis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe:
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON FILS.

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez?

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés;
Moi, je ſerois l'épouſe de ſon frere?...
N'avez-vous point vu déjà votre pere?

EUPHEMON FILS.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré;
Hai de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON FILS

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frere,

Digitized by Google

Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom auſſi bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai Soldat;
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes,
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé,
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute:
Ces ſentimens me touchent encor plus,
Que vos pleurs même à mes pieds répandus;
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON FILS.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame?

LISE.

Ils me touchoient; votre remords m'enflâme.

EUPHEMON FILS.

Quoi! vos beaux yeux ſi long-tems courroucés
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avoient éteint mes crimes;
Ah! ſi mon frere, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon pere arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la Nature avoit fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah! je mourrai dans l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le Diable envoie.

LISE.

Contraignez-donc ces ſoupirs enflâmés,
Diſſimulez.

EUPHEMON FILS.

Pourquoi? ſi vous m'aimez.

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre pere,
Nous ne pouvons cacher à votre frere
Que vous avez embraſſé mes genoux;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colére.

Digitized by Google

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON FILS, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque Diable a troublé ma viſière,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net;
Je ſuis... j'ai vu... je le ſuis.... j'ai mon fait.
en avançant vers Euphémon.
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHEMON FILS *en colère.*

Je...

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitoit, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de tems changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnoiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main,
De la vertu? ſcélérat!

EUPHEMON FILS.

Ah! Jaſmin,
Que, ſi j'oſois...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme,
Si c'eût été du moins un Gentilhomme!
Mais un Valet, un gueux, contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître,
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
à Marthe.
Tu ris, Coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

Digitized by Google

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi;
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous! infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconstance est précoce;
Un jour d'hymen, une heure avant la nôce.
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité,
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connoîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime?

EUPHEMON FILS.

Oh! c'en est trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh, réprimez!

EUPHEMON FILS.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reptoche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son Douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez.

EUPHEMON FILS.

Monsieur le Président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge: car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi,
Eh! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits sont nuls, il faut avoir sû plaire,

Pour

Digitized by Google

Pour obtenir le droit d'être en colére ;
De tels appas n'étoient pas faits pour vous,
Il vous ſied mal d'être jaloux ;
Madame eſt bonne, & fait grace à mon zéle ;
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT *en poſture de ſe battre.*

Je ne puis plus tenir : à moi, mes gens.

EUPHEMON FILS.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connoître.
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON FILS.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez,
Et quand à moi, quoi qu'il puiſſe en paroître :
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être

FIERENFAT.

Moi... moi ?

EUPHEMON FILS.

Vous.... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé,
C'eſt quelque Amant en Valet déguiſé :
Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHEMON FILS.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore,
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bien-tôt de la Juſtice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes Records, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colére,
J'amènerai vos parens, votre pere ;
Votre innocence en ſon jour paroîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

Digitized by Google

SCENE V.

LISE, EUPHEMON FILS, MARTHE,

LISE.

EH, cachez-vous de grace, rentrons vîte;
De tout ceci je crains pour nous la suite;
Si votre pere apprenoit que c'eſt vous,
Rien ne pourroit appaiſer ſon courroux;
Il penſeroit qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourroit pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de vous cacher;
Soyez-en ſûre, on aura beau vous chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre pere,
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour;
Cachez-vous bien... *à Marthe.*
Gardez qu'il ne paroiſſe;
Eh, va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien! ma Liſe, qu'eſt-ce?
Je te cherche & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, je le crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

Elle ſort.

Digitized by Google

RONDON.

Ce Président est donc bien dangéreux !
Je voudrois *incognito* près d'eux ;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux Amans qu'à l'hymen on destine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, SERGENS.

FIERENFAT.

AH ! les fripons, ils sont fins & subtils ;
Où les trouver ? où sont-ils, où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur frédaine ?

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine,
Que prétends-tu ; que cherche-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t'on fait ?

FIERENFAT.

J'ai qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tu-dieu ! prends garde, arrête, observe.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préserve
De lui donner le nom que je lui dois ;
Je suis Cocu malgré toutes les Loix.

RONDON.

Mon Gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il est trop vrai ; beau-père.

RONDON.

Eh quoi la chose !

FIERENFAT.

Oh ! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez.

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyois...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon Gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il étoit vrai, devant tous mes voisins.
J'étranglerois ma Lise de mes mains.

Digitized by Google

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avoit l'air timide, embarraſſé :
Mon gendre allons : ſurprenons la pendarde,
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde ;
Tu-dieu, l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIÉRE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras ;
Que de dangers ! quel horrible embarras !
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure :
Cher Euphémon, cher & funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
à Marthe.
Prens garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout ;
Nous bravons le Greffe & l'Ecritoire ;
Certains recoins, chez moi, dans mon Armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces Furets ne ſont point remarqués ;
Là, votre Amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs Pédans en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute en défaut.

Digitized by Google

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien; Jasmin, qu'a-t'on fait!

JASMIN.

Avec gloire.

J'ai soutenu mon interrogatoire:
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer:
L'un vous traînoit sa voix de Pédagogue,
L'autre braillois d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre avec un ton fluté,
Disoit: mon fils, sachons la vérité;
Moi toujours ferme & toujours laconique,
Je rembarrois la Troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah, que du moins Pierenfat en colere
N'ait pas le tems de prévenir son pere:
Je tremble encor, & tout accroît ma peur,
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur:
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des trances
Que tout ceci ne soit cruel pour vous;
Car nous avons deux peres contre nous;
Un Président, les Bégueules, les Prudes;
Si vous saviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton sévère & quel sourcil froncé,
De leur vertu le faste rehaussé,
Prend contre vous: avec quelle insolence
Leur âcreté poursuit votre innocence;
Leurs cris, leur zèle & leur sainte fureur
Vous feroient rire, ou vous feroient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamare,
Je n'ai jamais vu semblable bagare,
Tout le logis est sans-dessus dessous;
Ah! que les gens sont sots, méchans & fous!

Digitized by Google

On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'avanture :
Les violons sont déjà renvoyés
Tout interdits, sans boire, & point payés ;
Pour le festin six tables bien dressées
Dans ce tumulte ont été renversées ;
Le peuple accourt, le Laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le pere respectable ?
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il leve au Ciel les yeux, & ne peut croire,
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens ;
Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce Vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, Vieillard d'une autre espèce ;
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah! gardons-nous en bien ;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

Matoise, Mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée !
Ah! Lise, Lise ; allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir :
C'à, depuis quand connois-tu le Corsaire ?
Son nom, son rang, comment t'a-t'il pu plaire ?
De ses méfaits je veux savoir le fil ;
D'où nous vient-il ? en quel endroit est-il ?

Digitized by Google

Réponds, réponds : tu ris de ma colére ;
Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon pere.

RONDON.

Encor des *non* ? toujours ce chien de ton ;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon ?
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! c'eſt parler cela ; quand je menace,
On eſt petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh, que pourra-t'il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon pere,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier,
Pour votre honneur, daignez me l'envoyer,
Daignez... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encore faut-il ſouſcrire,
A ce bon-homme elle veut s'expliquer,
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule,
Puis ſur le champ je cloître ma béguenle.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIgne Euphémon ! pourrois-je te toucher ?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie ;
à Marthe.
Ecoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

Digitized by Google

SCENE V.

EUPHEMON PERE, LISE.

LISE.

UN siége... hélas!.. Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous revère,
Je vous regarde à jamais comme un pere.

EUPHEMON.

Qui, vous! ma fille!

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON.

Après l'éclat & la triste avanture,
Qui de nos nœuds a causé la rupture!

LISE.

Soyez mon Juge, & lisez dans mon cœur;
Mon Juge enfin sera mon protecteur:
Ecoutez-moi; vous allez reconnoître
Mes sentimens & les vôtres peut-être.

Elle prend un siége à côté de lui.

Si votre cœur eut été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printems,
Croissant en graces en mérite, en talens;
Si quelque-tems sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
Au feu de l'âge avoit sacrifié
Tous ses devoirs & même l'amitié.

EUPHEMON.

Eh bien?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports
Nés de l'erreur & suivis des remords,
Honteux enfin de sa folle conduite;
Si sa raison par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,

Le

Digitized by Google

Le ramenoit avec un cœur nouveau ;
Ou que plutôt, d'honnête-homme & fidéle,
Il eût repris sa forme naturelle ;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHEMON.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu,
Et cette Veuve, ici dit elle-même ;
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'eſt un effronté ;
D'amours obſcurs follement entêté ;
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris ;
De grace un mot, votre ame noble & belle
La cruauté n'eſt pas faite pour elle ;
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-tems cher à vos yeux attendris ?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint ſa mort, j'avois plaint ſes malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Auroit laiſſé ma raiſon ſaine & pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous ? vous pourriez à jamais le punir ?
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſeroit vos pieds ?
Le pourriez-vous ?

EUPHEMON.

Hélas ! vous oubliez ;
Qu'il ne faut point par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices ;
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci ;
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendroit-il pas me demander ſa grace ?

LISE.

La demander ! ſans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de répentir.

EUPHEMON.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême ;
Mon fils vivroit !

LISE.

S'il reſpire ; il vous aime.

EUPHEMON.

Ah ! s'il m'aimoit ; mais quelle vaine erreur.
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON.

Mais, ſauriez-vous...

LISE.

Sur-tout ce qui le touche
La verité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpére encor ; & je ſuis plein d'alarmes,
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivoit, s'il étoit vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux ;
Eh bien, ſçachez....

SCENE DERNIERE.

ACTEURS PRECEDENS, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON FILS *l'épée à la main*, Mme. CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vite qu'on l'environne,
Point de quartier, ſaiſiſſez ſa perſonne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au-deſſus du commun,
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un.

LISE.

Ah malheureux ! arrêtez.

Digitized by Google

MARTHE.

Comment faire?

EUPHEMON FILS.

Lâches, fuyez.... où fuis-je? c'eſt mon pere.

Il jette ſon épée.

EUPHEMON PERE.

Que vois-je? hélas!

EUPHEMON FILS *aux pieds de ſon pere.*

Un trop malheureux fils
Qu'on pourſuivoit, & qui vous eſt ſoumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'eſt lui.

FIERENEAT.

Mon frere?

Mme. CROUPILLAC.

O Ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON FILS.

Connoiſſez-moi, décidez de mon ſort,
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON PERE.

Ah! qui t'amene en cette conjoncture?

EUPHEMON FILS.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans;
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON FILS *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné;
Je n'eſpérois dans ma douleur mortelle
Que d'expirer aimé de vous & d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter;
D'un malheureux vous détournez la vûe,
De quels tranſports votre ame eſt-elle émûe?
Eſt-ce la haine? Et ce ce fils condamné...

EUPHEMON *ſe levant & l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, & tout eſt pardonné;
Si la vertu regne enfin dans ton ame,
Je ſuis ton pere.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme. *à Rondon.*
Unis tous trois, permettez qu'à vos pieds

Digitized by Google

Nos premiers nœuds soient enfin renoués.

à Euphémon.

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien, & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai, suffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement! quoi, c'est donc-là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle.
Tu-dieu, quel frere!

EUPHEMON PERE.

Oui, je l'avois perdu;
Le répentir, le Ciel me l'a rendu.

Mme. CROUPILLAC.

C'est Euphémon; tant mieux.

FIERENFAT.

La vilaine ame;
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON FILS *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connoissiez,
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez;
Dans d'autre tems j'avois eu sa tendresse;
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avois trop mal connu le prix;
J'ai retrouvé dans ce jour salutaire
Ma probité, ma maîtresse, mon pere,
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang & des droits de l'amour;
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur;
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON PERE.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée;
Non, Euphémon, ton pere ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mme. CROUPILLAC.

Je suis émerveillée
Toute ébaubie & toute consolée;
Ce Gentil-homme est venu tout exprès,
En vérité pour venger mes attraits.

à Euphémon fils.

Vîte, épousez, le Ciel vous favorise;

Digitized by Google

Car tous emplois pour vous il a fait Lise ;
Et je pourrois par cet heureux accident,
Si l'on vouloit savoir mon Président.

LISE à Rondon.

De tout mon cœur ; de vous confiera, mon pere ;
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincere,
Qui ne pouvoit se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premiéres loix.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage.

LISE.

Oh ! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage.

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon,
D'un ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup sans doute, en trouvant un mien frere ;
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de nôce, une femme & du bien.

Mme. CROUPILLAC.

Eh, fi vilain, quel cœur sordide & chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux ;
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en datte la premiére ?
N'as-tu pas fait dans l'ardeur de me plaire ;
De longs sermens tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses,
Nous plaiderons, je montrerai les piéces ;
Le Parlement doit en semblable cas
Rendre un Arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colére,
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON PERE *à Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement,
Dont vous flattez mon fils le Président,
Votre procès lui devroit plaire encore,
C'est un dépit don la cause l'honore ;
Mais permettez que mes soins réunis,
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.

Digitized by Google

Vous, mes enfans, dans ces momens prospères
Soyez unis, embrassez-vous en freres;
Vous, mon ami, rendons graces aux Cieux,
Dont les bontés ont fait pour le mieux;
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier Acte.

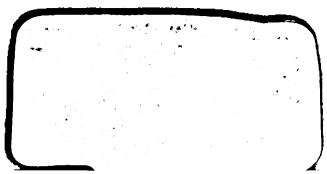
TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 JUN 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74753979

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google